

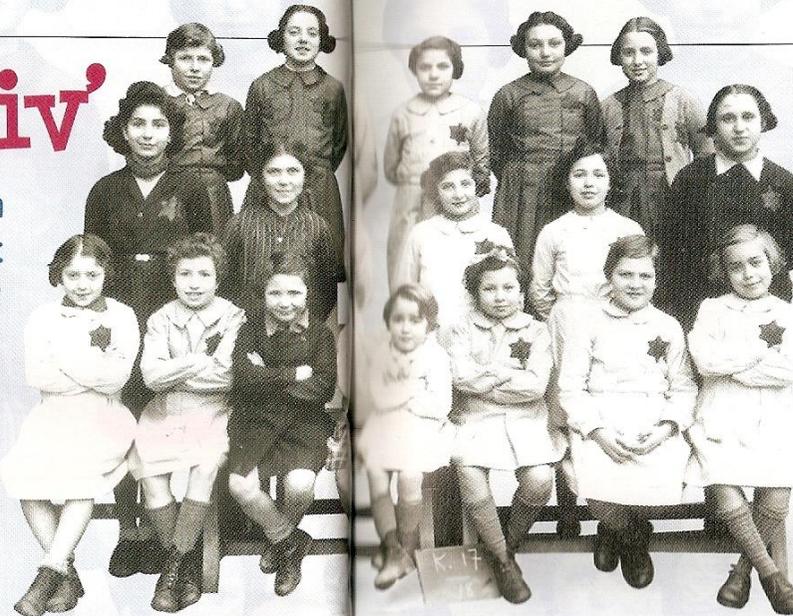


# Le Vel'd'hiv'

Dès le début de la guerre, en 1939, les Allemands déployèrent tous leurs efforts pour opprimer et humilier les Juifs dans les pays qu'ils occupaient. Mais c'est en 1942 qu'un projet d'extermination totale du peuple juif prit forme. A partir de mai, une vaste opération fut organisée dans toute l'Europe occupée afin de rafler le maximum de Juifs, puis de les déporter en Pologne pour les tuer.

**A** Paris, la police française, qui collaborait avec l'occupant nazi, avait établi un fichier de 140 000 noms (33 000 étaient des noms d'enfant). Il s'agissait des Juifs de l'agglomération parisienne dont 66 500 avaient la nationalité française. La date de leur arresta-

tion était soigneusement tenue secrète : le 16 juillet 1942. Fort heureusement, certains policiers ont transmis l'information à des amis résistants. C'est ainsi que, grâce à la solidarité d'une partie des Parisiens, la moitié des Juifs recherchés se sont échappés ce jour-là.



Les élèves d'une classe de Saint-Mandé en 1943 : la plupart des enfants portent l'étoile jaune imposée par les autorités françaises.

Mais pour les autres, (dont 4 051 enfants) les 16 et 17 juillet 1942 ont marqué le début de la fin. Pendant six jours, ils ont été parqués comme du bétail dans



La discrimination à l'encontre des Juifs s'étendait à tous les domaines de la vie. C'est ce que montre cette pancarte à l'entrée d'un square interdisant l'accès de l'aire de jeux aux enfants juifs.

le Vélodrome d'hiver, près de la tour Eiffel. Les survivants racontent l'horreur de ce lieu sans eau et sans nourriture. Mais le pire était à venir : quelques jours plus tard, on les a acheminés vers différents camps. Parents et enfants, séparés de force, entassés dans des trains dans des conditions abominables, ont été envoyés dans le camp d'Auschwitz\*. La plupart d'entre eux ont été tués dans les chambres à gaz. A la fin de la guerre, seule une trentaine de rescapés sur les milliers pris ce jour-là revinrent des camps.

\* Camp de concentration en Pologne où près d'un million et demi de personnes ont été exterminées.



# Résistant à 15 ans

« Je savais ce que j'avais à faire et je l'ai fait. » C'est en ces termes que Lazare Pytkowicz résume son engagement dans la Résistance.



La famille Pytkowicz avant la guerre : de gauche à droite Bernard, Fanny, la maman, Rosine, le papa et Lazare. Fanny et les parents de Lazare ne sont jamais revenus des camps d'extermination.

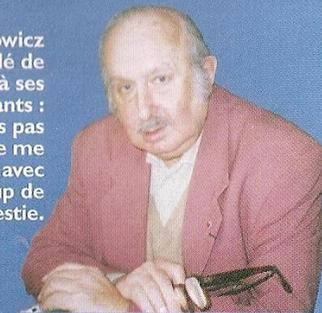
Nous sommes en 1943 et Lazare a de faux papiers au nom de Louis Picot. Il est agent de liaison du Mouvement de libération nationale et sillonne la région lyonnaise avec son vélo pour apporter de l'argent, des armes, des informations à la Résistance. On le surnomme alors « P'tit Louis ». Il participe à plusieurs opérations importantes, dont une tentative de libération de Jean Moulin. Au mois de juin, il est

arrêté par la Gestapo. On le frappe violemment pour qu'il livre le nom de ses chefs mais il se tait. On lui demande alors son adresse et il répond : « je ne la connais pas ». Avec une imagination que seuls les enfants possèdent, il raconte que chaque soir il a rendez-vous place de la Cordelière et que ses camarades lui bandent les yeux pour le conduire à leur cachette. Les Allemands le croient et se rendent avec lui sur la place. « P'tit Louis » saisit sa chance et parvient à s'échapper. Il remonte à Paris, où il est de nouveau agent de liaison... et tombe dans un piège tendu par les Allemands ! De sa prison, il reprend contact avec la mère de son ami Jean, Georgette Haut. Le 14 juillet 1944, Lazare Pytkowicz est à la gare, sur le point d'être déporté. Son instinct lui dit qu'une fois de plus, il doit s'échapper.

Après la Libération, Lazare reçoit la visite d'un colonel dans son lycée : il a dix-sept ans et on lui accroche sur la poitrine la médaille des Compagnons de la Libération. Mais il remet la médaille aussitôt dans sa poche, de crainte que ses camarades se moquent de lui.

## Le témoignage d'un résistant

Lazare Pytkowicz n'a pas parlé de son histoire à ses propres enfants : « Je ne voulais pas avoir l'air de me vanter », dit-il avec beaucoup de modestie.



Depuis plusieurs années, Rosine, Bernard et Lazare Pytkowicz répondent aux invitations des écoles pour rencontrer les jeunes générations. Ils leur racontent une histoire où se mêlent la tendresse d'une famille, la tristesse de la mort, et le courage des résistants.

Le petit-fils de Henri et Georgette Haut, Jean-Philippe, qui porte en lui la mémoire de cette histoire, raconte aujourd'hui que si sa grand-mère a pris tant de risques, c'est parce qu'elle ne pouvait pas faire autrement car le sort réservé aux Juifs était insupportable.



# Lazare Pytkowicz et sa famille

L'Histoire fait se croiser parfois les chemins de gens qui n'ont, a priori, rien en commun : c'est le cas des familles Haut et Pytkowicz.



Lazare Pytkowicz (à droite) et son frère aîné Bernard en 1940.

Les Pytkowicz sont originaires de Pologne, où plus de trois millions de Juifs vivaient avant la guerre. Dans les années 30, ils furent des dizaines de milliers à vouloir fuir un pays qui leur était extrêmement hostile.

Nombreux furent ceux qui s'installèrent en France. Moïshe et Perla Pytkowicz arrivèrent à Paris en 1927, avec leurs trois enfants : Rosine (6 ans), Bernard (4 ans) et Fanny (1 an). Lazare naquit un an plus tard. Après la guerre, en 1945, seuls Rosine et Bernard revinrent de déportation. Lazare Pytkowicz a fait des recherches pour connaître les circonstances de la mort de ses parents et de

# sa famille

sa sœur. Il a appris que son père était mort à Auschwitz, trois mois après y être arrivé, mais il ignore toujours le sort qui fut réservé à sa mère et à sa sœur. Il nous a confié qu'il souhaiterait obtenir des informations à leur sujet afin de pouvoir, soixante ans après, achever son deuil.

La famille Haut est une famille française qui, au moment où la guerre éclata, partageait sa vie entre un appartement parisien et une maison de campagne, en Charentes-Maritimes. Lorsque les Allemands occupèrent la France, Henri Haut s'engagea dans la Résistance. En 1942, sa femme Georgette n'hésita pas une seconde et cacha pendant plusieurs mois l'ami de son fils Jean, Lazare Pytkowicz.

En 1998, Georgette Haut fut décorée de l'ordre des Justes\*.

\* Voir fiche.



Jean Haut à côté de sa mère Georgette en 1947.

Après la guerre, ils ont continué à voir régulièrement celui qu'ils appelaient Louis Picot (le nom de résistant de Lazare Pytkowicz).